

Le puisatier

Marc Séguin

Numéro 131, hiver 2019

Nouveaux terroirs – réinventer les territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Séguin, M. (2019). Le puisatier. *Inter*, (131), 14–15.

LE PUISATIER

► MARC SÉGUIN

Ça m'a pris un an pour comprendre ce premier voyage au Nunavik, il y a plusieurs années. Je n'avais pas les mots, ni encore les sentiments pour bien nommer. Alors j'ai attendu, patiemment. De longs mois. Pour saisir et dire, avec les bons mots, ce qui venait de se passer.

Rien de spectaculaire. Ce n'était pas une épiphanie. Ni un miracle instantané. Mais de lentes racines conscientes qui s'étaient enfoncées profondément.

La même chose que ce territoire de chasse et de pêche, un camp familial en Haute-Mauricie, à l'été 1990. Y'a des lieux qui s'enfoncent en nous et qui finissent par nous définir, mieux que toutes les idées du monde.

Me suis surpris à aimer la géographie et les territoires, avant même de pouvoir le dire. C'est là, à mon avis, une des forces magistrales des lieux qu'on vit : ils s'immiscent dans nos vies, nécessaires, et nous définissent. Beaucoup plus qu'on ne le croit.

Souvent à notre insu.

Chaque printemps vient le temps de la terre. Les cycles sont rassurants. Ils confortent ce qu'on est. Mais surtout, ils rappellent qu'on est des animaux de sol.

C'est dans les gestes simples qu'on se nomme et existe. Il vient d'où, le désir du sirop d'érable au printemps ? Et celui des tomates en été ? Et celui des mijotés d'automne ? Des désirs inscrits en nous par l'environnement, le temps, la mémoire, la famille, les envies, la répétition.

Je sais que rien ne vient d'ailleurs. La magie n'existe pas. On est aussi des consciences régulées par des envies et des besoins de base. Parfois, par un nécessaire trop souvent oublié.

Quand j'ai soif, je ne cherche pas l'eau dans les étoiles. Mais à hauteur d'homme. Le territoire est un espace d'équilibre où la vie s'est rendue possible. Trop souvent, on l'oublie.

On ne plante pas les patates dans une terre de roches. Peut-être les pommes de terre y pousseraient-elles. Mais elles seraient difficiles à récolter. Faut comprendre le sol, pour y extraire « de quoi vivre ».

La semaine dernière, j'ai fait venir un puisatier, pour creuser et trouver l'eau afin d'alimenter une maison. On a marché quelques minutes autour de la maison, dans un champ. Plein d'assurance, il a dit : « Je vais creuser là. » J'ai dit : « Non, je veux le puit plus loin. » « OK, il a dit, mais ça va être plus creux, la veine sera plus profonde... pis ça va coûter plus cher. »

Il a creusé où je voulais, avec une machine énorme, grosse comme trois tanks. J'ignore s'il avait raison pour la veine d'eau. Je sais qu'on dit d'eux qu'ils sont aussi des sourciers. Un doute raisonnable s'est installé depuis.

Les mots aussi, parfois, peuvent dire ce qu'on est. *Source* et *sorcier*. Je sais qu'avec des machines on peut trouver de l'eau partout maintenant, en creusant. N'en demeure pas moins que pendant des millénaires on a dû se fier à l'instinct des hommes et des femmes pour survivre. Des hommes et des femmes qui avaient compris quelque chose des lieux qu'ils avaient choisis.

Ma grand-mère disait : « Y'a des bibittes à patates, les patates vont être grosses cette année. » Je sais qu'entre les prières de sorcière et la réalité, il y a un monde. Mais parfois on confond les deux. Y'a des choses qu'on ne lit plus, sauf en cas de catastrophe. Des codes qu'on a oubliés. À qui la faute ? À l'industrie ? À l'asphalte ? Au temps ?

Les réponses parfaites n'existent pas. Faut réapprendre à poser moins de questions. Et faire confiance au passé. La nature s'est rendue jusqu'ici. Nous aussi. On a réussi à coexister. Pis un jour tout a basculé dans une relation de codépendance, et on s'est retrouvé peinturé dans le coin. On ne peut plus revenir en arrière. L'industrialisation et la technologie nous ont sortis de la misère. Avec un prix. Personne ne souhaite sainement une destruction des lieux qui nous portent. Peut-on encore se permettre de rêver à faire mieux ?

Il faut impérativement reprendre le contrôle de notre territoire. Celui qui nourrit nos corps, certes, mais aussi ce même territoire qui nous donne une identité. Celui qui forge les idées. Les hivers, la neige, les saisons.



> Marc Séguin, *Paysage nordique no. 1*, huile et fusain sur toile, 2016. Photo : Guy L'Heureux.

Je sais les enjeux. Je connais les agriculteurs. Parfois je fais semblant d'en être un. Je dis « parfois » parce que l'agriculture que je fais vient d'un autre monde, il me semble. Si certains disent du passé, c'est qu'ils n'ont pas compris que c'est le présent qui nous définit.

Je sais aussi qu'une génération émerge d'une conscience territoriale. C'est la maturité des âges et des peuples. On comprend de mieux en mieux le sol qu'on foule et qui nous forme. On sait les ravages des surexploitations. On connaît les risques liés aux systèmes industriels. On soupçonne aussi, avec beaucoup de méfiance (mais encore trop peu), les risques de perdre nos territoires.

On est à une croisée de chemins. Faudrait cesser d'avoir peur.

Je sais aussi qu'on doit nourrir une surpopulation. Alors il existe, depuis peu, des « fermes » verticales de quinze étages (au centre-ville de Manhattan). Je salue ces percées. Ce sont aussi des nouvelles idées de territoire. Habitées de sens. Nécessaires. Pour nourrir les villes.

Encore faut-il voir cette urgence. Je regrette qu'ici, chez moi, trop souvent, on traîne la patte. Par manque de vision, oui, mais surtout parce que les gens de pouvoir ont peur du changement. Nature humaine.

Je trouve triste que l'on gère notre territoire au lieu de le vivre. Et de comprendre les possibles.

Plusieurs années plus tard, j'ai compris ce qui s'était passé au Nunavik : j'avais foulé un pays assumé, où l'humanité (et son inquiétante quête d'évolution) n'avait pas, ou peu, eu de prise. Tout ça pouvait exister, et avait existé, sans moi. Porté par des hommes et des femmes qui l'avaient simplement vécu. Une grande leçon d'humilité.

On ne peut plus revenir en arrière. Mais on pourrait avancer avec plus de sens. Les grands systèmes mondiaux vont continuer de nous définir par la masse. Il faut accuser réception de ce nouveau territoire. Mais il faudra aussi que ce système global comprenne et accepte la fierté du lieu qui nous fait vivre. Il nous revient de résister.

Je sais qu'on peut forcer la nature pour l'adapter au XXI^e siècle. Et tout ça est OK. Mon puisatier a trouvé une veine d'eau plus grande et plus forte encore que celle du sourcier qu'il est. À 288 pieds.

Mais je sais aussi qu'on a besoin de gens qui rêvent de nous définir avec des idées. Des gens qui habitent véritablement le monde dans lequel on vit. Des hommes et des femmes qui comprennent le temps, les efforts, les sacrifices et la soif sans nom qu'il faut creuser.

Y'en a de plus en plus. La marche continue.

Je ne sais pas d'où vient l'eau qui coule sous moi. Mais je trouve ça beau. ◀

Diplômé en beaux-arts de l'Université Concordia, **Marc Séguin** est un artiste multidisciplinaire, à la fois peintre, romancier et cinéaste. Dès sa première exposition en 1996, il attire favorablement l'attention des critiques et des collectionneurs. Ses tableaux font partie des collections de plusieurs grands musées tels que le Musée d'art contemporain de Montréal, le Musée des beaux-arts de Montréal et le Musée national des beaux-arts du Québec. Son œuvre comprend également quatre romans et un recueil de poèmes. Le premier long métrage de fiction qu'il a réalisé et écrit, *Stealing Alice*, est sorti en 2016. En 2017, il a réalisé le documentaire *La ferme et son État*, un portrait actuel des forces vives et des aberrations en agriculture au Québec.